

# Pour le cinquième centenaire des guerres de Bourgogne

par  
Grégoire GHIKA

Le demi-millénaire des guerres de Bourgogne, en particulier des batailles de Grandson (2 mars 1476) et de Morat (22 juin 1476) ne laisse aucun Suisse indifférent. Le Valaisan se sent aussi concerné, car le Valais épiscopal n'est pas resté à l'écart de ce conflit international. Sa participation commence avec la bataille de la Planta près de Sion, le 13 novembre 1475, suivie de deux années de luttes militaires ou diplomatiques, qui lui valent de combattre aux côtés des Suisses en 1476 et de conquérir le « pays en dessous de la Morge de Conthey » jusqu'à Saint-Maurice.

On ne saurait laisser passer de tels anniversaires sans rappeler au moins ce que de bons historiens en ont écrit. On aimerait en savoir davantage, mais les chroniqueurs de jadis écrivaient avec parcimonie et les archives qui restent à dépouiller, en particulier à Turin, demeurent peu accessibles ou peu exploitées. Le texte qui suit a déjà paru dans le *Nowvelliste et Feuille d'Avis du Valais*, n<sup>os</sup> 253, 255 à 259, 261 et 262, du 31 octobre au 12 novembre 1975, pour marquer le souvenir de la bataille de la Planta. Des lecteurs ont souhaité retrouver ces articles dans une seule publication : on pense bien faire en le republiant pour l'année 1976, qui marque le cinquième centenaire de Grandson et de Morat.

Le lecteur de 1976 n'est pas invité à approuver en tout point les mœurs de ses ancêtres à la fin du Moyen Age ou à l'aube de la Renaissance : des évêques de Sion et de Genève qui se font la guerre et se comportent avant tout en seigneurs temporels ; une grande dame, plus belliqueuse que douce, la régente Yolande de Savoie ; l'anéantissement de biens culturels par les Valaisans et les Suisses sur territoire savoyard — pas moins de dix-sept forteresses détruites — et vice versa par la Savoie, qui incendie Savièse et une partie de la ville de Sion ; beaucoup de morts et de blessés, dont on ignore souvent les noms et le nombre ; les pillages ; le statut de pays sujet imposé au « pays en dessous de la Morge de Conthey ».

Mais notre XX<sup>e</sup> siècle a-t-il éliminé les guerres ? Assure-t-il si bien la protection des biens culturels en cas de conflit armé, voire en temps de paix ? Ne connaît-il plus de « pays occupés » ou « satellites », ni de territoire que l'on décolonialise à grand-peine ? N'a-t-il pas vu des femmes, devenues chefs d'Etat, mener virilement la guerre ?

Bien sûr, il y a eu quelques progrès : si nos dignes évêques ont quelque querelle, n'étant plus chefs d'Etat, ils ne se font plus la guerre à coups de canon et n'appellent plus fidèles et mercenaires sous les drapeaux. Quant au Bas-Valais, il a connu 1798 et 1839, la Révolution française et la Régénération libérale, qui ont fait de tous les Valaisans des citoyens à part entière. Les anciens « sujets en dessous de la Morge » préféreront ces dates à celles de 1475 et de 1536, qui les avaient réduits en bailliages communs des sept dizains, savoir des cinq dizains alémaniques et des deux dizains de langue française de Sierre et de Sion. Mais ils n'oublieront pas que telle était la coutume de l'époque : lorsque les cantons suisses ou leurs alliés conquièrent des territoires assujettis à des princes étrangers, ils les réduisent sans scrupule en bailliages communs ou particuliers, invoquant à l'appui le droit de la guerre. Ces pays ne font ainsi que changer de souverain. Et en Valais, même en dessus de la Raspille, le Lötschental, Niedergesteln et Eischoll demeurent, pour la même raison, sujets des cinq dizains supérieurs, jusqu'à l'extrême fin de l'Ancien régime.

Les guerres de Bourgogne sont de hauts faits d'armes de la Suisse. Leur contexte, toutefois, n'est pas sans rappeler l'isolement dans lequel s'est trouvée la Suisse lors de la dernière guerre mondiale de 1939 à 1945 : elle était entièrement encerclée par les troupes de l'Axe, l'Allemagne ayant annexé l'Autriche, s'étant alliée à l'Italie et ayant occupé la moitié, puis la totalité de la France. On me pardonnera de raconter ici un petit souvenir personnel : peu avant la célèbre attaque du Japon contre la base américaine de Pearl-Harbour (7 décembre 1941), attaque qui devait enfin décider les USA à prendre au sérieux le conflit mondial en cours, le commandant de notre école de recrues de Fribourg nous conduisit selon l'usage, à pied et tambour battant, pour faire le pèlerinage de Morat. C'est sur le champ de cette bataille que notre école eut l'honneur d'être assermentée par un brumeux après-midi d'automne.

Un instructeur grison, qui maîtrisait avec peine un cheval fougueux, se donnait beaucoup de mal pour nous citer en exemple, en allemand puis en français, l'héroïsme de l'infanterie suisse de 1476. Comme en 1941, la Confédération était encerclée d'ennemis prêts à l'anéantir, et le 22 juin 1476, à Morat, il pleuvait à torrents, si bien que l'armée bourguignonne ne s'attendait pas à la bataille. Une légère éclaircie se produisit, que Jean de Hallwyl se hâta d'interpréter comme un présage de victoire. Les Confédérés, en rangs serrés, non sans avoir récité à genoux sept Pater et Ave, attaquèrent avec succès l'artillerie et la cavalerie de Bourgogne.

Mais notre instructeur ne maîtrisait guère mieux le français que son cheval, et il remplaçait régulièrement le terme « bourguignon » par celui de « bourgeois », ce qui n'alla pas sans perturber le sérieux et l'émotion du côté des « Welches ». Faute de gauchistes dans nos rangs de ce temps-là, nous n'avons pas découvert de mauvais présage dans ce lapsus, et l'insouciance de nos vingt ans conserva un souvenir amusé de l'agression des « bourgeois » contre la Suisse en 1476.

Il fallut cette note gaie pour que nous ne soyons pas aussi impressionnés que nos camarades alémaniques : ceux-ci se demandaient si, flanqués de ces « Welches » rieurs, ils auraient été, en cas d'invasion, à la hauteur des ancêtres de 1476, ou tout juste bons pour appeler de nouveau au secours saint Nicolas de Flue, qui n'était encore que bienheureux, mais que l'on a bien fait de canoniser et de faire monter en grade sur nos autels après que la Suisse eût échappé par miracle à toute agression entre 1939 et 1945.

Nous n'étions que fort peu de Valaisans à Morat en 1941. Mais j'ai été réconforté en lisant plus tard, dans la thèse d'Alfred Grand, qu'une troupe valaisanne avait combattu à Grandson, et que 800 Valaisans avaient tenu garnison à Fribourg ou combattu à Morat en 1476. Si le Valais épiscopal a pris au sérieux les guerres de Bourgogne, c'est qu'il formait un petit glacis très vulnérable sur le flanc des Bernois. Deux alliés de Charles le Téméraire l'encerclaient : le Milanais, apparemment peu agressif, mais qui pouvait devenir dangereux, et la Savoie, qui tenait le Bas-Valais jusqu'à Conthey, ainsi que le val d'Aoste. La France et l'Allemagne étaient plutôt des ennemis que des alliés, car elles abandonnaient les Suisses à leur sort, face aux redoutables armées du Téméraire, escomptant bien que les premiers régleraient son compte au second. Ce qui devait arriver grâce à la force implacable des Confédérés.

## LES GUERRES DE BOURGOGNE (1474-1476)

Ainsi que l'a écrit l'historien William Martin<sup>1</sup>, les guerres de Bourgogne ne s'expliquent pas seulement par l'influence de l'or français dans l'aristocratie bernoise, en particulier sur l'avoyer Nicolas de Diesbach. Elles procèdent de la situation générale de l'Europe, tout comme plus tard les guerres de Souabe et d'Italie.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la Bourgogne est loin d'être une province française : le duché de Bourgogne réunit tous les éléments d'un grand Etat, c'est une puissance européenne, au même titre que la Suisse. Si ce duché a disparu de la carte, c'est avant tout parce que Charles, dit le Téméraire, n'eut pas de fils. Quant à la Suisse, c'est alors une grande puissance militaire, le seul pays d'Europe pratiquant le service obligatoire, possédant une armée nationale, des ressources en hommes supérieures à celles de tous ses voisins, une infanterie incomparable, mais pas d'artillerie, ce qui lui vaudra de perdre les guerres d'Italie.

La Bourgogne, tout comme la Suisse au reste, est loin d'être un Etat uniforme et unitaire : les possessions disparates de Charles s'étendent des Pays-Bas, de la Flandre, de l'Artois à la Bourgogne et à la Franche-Comté. Sa seule idée est de les réunir, car ces territoires sont séparés par la Champagne et la Lorraine. Il caresse l'espoir d'acquérir la Provence, de s'adjoindre le Milanais et la Savoie, et de reconstituer l'ancienne Lotharingie, d'Amsterdam à Marseille, de la Somme au Pô. Si cet Etat tampon s'était formé entre l'Allemagne et la France, nul doute que l'histoire de l'Europe eût été profondément modifiée au cours de plusieurs siècles.

Charles le Téméraire commet l'erreur de ne pas mesurer les oppositions auxquelles il va se heurter : celle de Louis XI, roi de France, qui détient la Champagne ; celle de l'empereur d'Allemagne, suzerain de l'Alsace et de la Lorraine ; enfin celle des Suisses en mal d'expansion vers l'ouest et le sud.

Les Bernois notamment sont les voisins directs de la Bourgogne par la Franche-Comté : alliés de Bienne, de Soleure, du comte de Valangin, de Fribourg, du comte et de la ville de Neuchâtel, ils ont constamment devant les yeux le Jura de Bâle au Léman. Ils se sont alliés, sans grande conviction, avec la Savoie, pour se réserver le Pays de Vaud, nécessaire à leurs communications avec le Valais, où ils ont des intelligences. C'est sur ce territoire de Romandie que les Bernois se heurteront nécessairement aux ambitions avouées du Téméraire. Ce n'est donc pas un hasard si les guerres de Bourgogne se déroulent autour de Grandson et de Morat.

A cette époque, la Savoie est gouvernée par la régente Yolande de France (1471-1478), épouse d'Amédée IX qui sera béatifié en 1677.

<sup>1</sup> William Martin, *Histoire de la Suisse*, 7<sup>e</sup> éd., Payot, Lausanne, 1974, pp. 76-81.



Yolande est la digne sœur du roi Louis XI : elle joue double jeu entre Louis et Charles le Téméraire. Ce dernier, qui n'en est pas dupe, et qui a besoin du territoire savoyard pour réaliser ses ambitions, choisira le Pays de Vaud pour attaquer les Suisses, surtout dans l'idée d'y prolonger son séjour et de prendre un gage sur la Savoie.

L'Alsace, terre d'Empire, avait été remise en gage au duc de Bourgogne. Or, les Confédérés, maîtres du Sundgau, alliés de Mulhouse, manifestent de l'intérêt pour ce pays, qui est la porte de Bâle et du Plateau suisse. En se rendant maître de l'Alsace et de la Franche-Comté, puis du Pays de Vaud, Charles enserrerait Berne de toutes parts. Par ailleurs, Charles ne peut former un grand Etat en tolérant sur ses flancs la Confédération suisse, qui est la plus grande puissance militaire de ce temps.

La diplomatie française a donc une tâche aisée : elle se borne à rapprocher les Confédérés de l'Autriche, leur ennemi séculaire. Le 30 mars 1474, les Suisses concluent à Constance une « paix perpétuelle » qui met fin à deux siècles de luttes contre l'Autriche. Le lendemain, les Confédérés s'allient aux évêques de Bâle et de Strasbourg et aux villes d'Alsace. Le 4 avril, le duc Sigismond d'Autriche dénonce le traité de Saint-Omer qui le lie au duc de Bourgogne. Le 6 juin, le roi de France s'allie à une coalition redoutable, comprenant les grandes puissances de l'époque : Empire, France et Suisse.

L'Alsace est en pleine révolte contre la Bourgogne. L'empereur somme le duc Charles de l'évacuer. Sur son refus, il appelle les Suisses aux armes, et le 25 octobre 1474, Berne déclare la guerre au Téméraire. Cependant, les Suisses devront combattre seuls : sous divers prétextes, Louis XI et l'empereur s'abstiennent de les aider.

Le lendemain de la déclaration de guerre, Berne pénètre en Franche-Comté et remporte un premier succès à Héricourt (13 novembre 1474). L'année suivante, Berne envahit le pays de Vaud par deux fois et jusqu'à Genève, dont l'évêque Jean-Louis de Savoie s'était allié au Téméraire dès 1471.

Ainsi que le rappelle l'Encyclopédie vaudoise<sup>2</sup>, le grief principal invoqué par Berne est le transit des troupes italiennes envoyées à la Bourgogne par ses alliés, le roi de Naples et le duc de Milan. En janvier 1475, Berne exige que la régente de Savoie déclare la guerre au duc de Bourgogne et que Jacques de Savoie, comte de Romont, abandonne la cause de ce dernier. Yolande se plaint en vain aux Confédérés. Au début de mai 1475, Berne occupe Grandson et plusieurs places fortes des Châlon, famille vassale de la Savoie. Ses soldats massacrent la garnison d'Orbe et pillent la campagne vaudoise.

<sup>2</sup> *Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, t. 4, *L'histoire vaudoise*, 24 Heures, Lausanne, 1973, pp. 98 et ss.

Comme les mercenaires italiens continuent à emprunter le Pays de Vaud pour rejoindre les armées de Charles, Berne s'empare d'Aigle en août 1475, ainsi que d'une partie du Chablais savoyard. Le 14 octobre, les Confédérés déclarent la guerre au comte de Romont, et le même jour, Berne et Fribourg marchent sur Morat, Avenches, Payerne et massacrent les habitants d'Estavayer, des Clées et de La Sarraz, qui font résistance. Deux semaines suffisent pour occuper et dévaster tout le pays. Jean-Rodolphe d'Erlach s'installe à Lausanne comme gouverneur des terres romandes.

En février 1476, il suffira de quelques jours de campagne au comte de Romont pour chasser les occupants, à l'exception de la forteresse de Grandson, dont le Téméraire s'empare à la fin du mois. L'armée bourguignonne va au-devant des troupes suisses réunies en toute hâte à Neuchâtel, et le 2 mars, les Suisses sont victorieux à Grandson.

Le 14, Charles établit son camp à Lausanne, sur l'actuelle Blécherette, qui s'appelle alors les plaines du Loup. A la fin du mois, Yolande et sa cour le rejoignent à Lausanne. Le 9 mai, 20 000 hommes défilent devant la régente de Savoie. Le 27, cette armée marche lentement sur Morat, où elle sera sévèrement défaite le 22 juin. Les milices vaudoises échappent au massacre grâce à la conduite du comte de Romont, mais les Bernois se jettent sur la Tour-de-Peilz et sur Vevey. Dès le 25 juin, Berne et Fribourg refont la conquête du Pays de Vaud. On sait que Charles le Téméraire meurt l'année suivante à Nancy (5 janvier 1477), au cours d'une bataille où les Suisses sont venus conquérir la capitale de leur allié, le duc René de Lorraine.

Mais les Suisses, divisés entre eux, ne retirent qu'un maigre profit de leurs victoires : ils abandonnent la Franche-Comté à l'Autriche. Au congrès de Fribourg (février 1478), les ambassadeurs de Louis XI, qui n'entend pas dépouiller son neveu le jeune duc Philibert de Savoie, obtiennent que Berne et Fribourg se retirent du Pays de Vaud, à l'exception des quatre mandements d'Aigle, de Bex, d'Ollon et des Ormonts et d'un certain nombre de villes ou seigneuries au cœur du pays. Toutefois, Yolande consent à renoncer à toute suzeraineté sur Fribourg.

## L'AFFAIRE DE RAROGNE

Les événements de 1475 en Valais nécessitent le rappel de quelques traits de l'histoire de ce pays au début du XV<sup>e</sup> siècle. Les notes qui suivent sont généralement empruntées à l'ouvrage de feu le chanoine Jules Eggs<sup>3</sup>, publié en langue allemande, et consacré à l'histoire du Valais au Moyen Âge.

<sup>3</sup> Julius Eggs, *Die Geschichte des Wallis im Mittelalter...*, Benziger, Einsiedeln, 1930, notamment pp. 104 et ss.

On sait qu'à la suite de guerres séculaires, sanglantes et dévastatrices, le Valais et la Savoie concluent enfin la paix en 1392. La Morge de Conthey devient la limite entre le Valais épiscopal et le Valais savoyard. Cela signifie que la Savoie renonce à ses possessions en dessus de la Morge, et que l'évêque de Sion renonce aux siennes en dessous de la Morge.

Dès 1410, la Savoie, qui craint une guerre avec Berne et Fribourg, conclut une alliance avec l'évêque de Sion et les sept dizains du Valais.

En 1414, les « patriotes valaisans » des sept dizains, qui cherchent à éliminer de chez eux la noblesse féodale, se soulèvent contre l'évêque Guillaume V de Rarogne et contre son oncle le bailli Guichard. Ils les soupçonnent de vouloir obtenir de l'empereur d'Allemagne les droits souverains sur le pays au profit de leur famille. La Savoie soutient tout d'abord les Rarogne, puis les abandonne. Cette famille s'assure alors l'appui de Berne.

Les dizains concluent en 1417 un traité de combourgeoisie avec Lucerne, Uri et Unterwald. Ils assiègent Guichard au château de la Soie. C'est grâce aux bons offices de Fribourg que celui-ci parvient à s'enfuir à Berne, tandis que les patriotes anéantissent la Soie (fin septembre 1417).

Berne, qui ne parvient pas à arbitrer le différend, attaque Sion le 4 octobre 1418, pille et brûle les églises, tue 36 Valaisans et incendie Chandolin, village de Savièse. L'année suivante, Berne tente d'envahir le Valais par le Sanetsch, le Lötschberg et le Grimsel. Plusieurs villages valaisans flambent, mais Berne subit des défaites, en particulier à Ulrichen (2 octobre 1419).

On s'en remet à l'arbitrage de la Savoie, de l'évêque de Tarentaise et de l'évêque de Lausanne, et la paix est conclue à Evian en 1420 : Berne restitue aux églises de Sion les bijoux et les reliques emportés. Guichard est remis en possession des seigneuries d'Hérens et d'Anniviers, mais il doit restituer tous les documents qu'il a soustraits à l'Eglise de Sion. Il doit aussi prêter serment au nouvel évêque de Sion, le noble italien André dei Benzi, dit de Gualdo, que le Concile de Constance désigne dès 1418.

### L'AFFAIRE ASPERLIN

L'historien vaudois Frédéric de Gingins-la-Sarraz <sup>4</sup> a décrit assez longuement, en 1844 déjà, les épisodes du procès de Rodolphe Asperlin, qui fut l'une des causes immédiates du conflit de 1475. En voici un

<sup>4</sup> Frédéric de Gingins-La-Sarraz, *Développement de l'indépendance du Haut-Valais et conquête du Bas-Valais*, dans *Archiv für Schweizer Geschichte*, t. 2, Zurich, 1844, pp. 3-25, et t. 3, pp. 109-251. - Sur le procès Asperlin (ou Esperlin) v. en particulier pp. 116 et ss.

aperçu : Guichard de Rarogne meurt en 1424. Il laisse deux fils, Hildebrand et Pétermann, et deux filles : Françoise, qui épouse Rodolphe Asperlin, et Agnès, qui épouse François de Cervent, noble savoyard et châtelain de Conthey, dont le fils unique périra vers 1441 dans une rixe entre gens de Savièse et de Conthey.

Rodolphe Asperlin a des droits légitimes aux biens de la maison de Rarogne, en particulier à la seigneurie d'Anniviers, tant par sa mère, Anastasie ou Nesa de Rarogne, que par sa femme Françoise.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les évêques de Sion ont inféodé la seigneurie d'Anniviers aux sires d'Anniviers, sous réserve de la suzeraineté épiscopale, et d'un retour de la seigneurie à la mense épiscopale pour le cas où cette famille s'éteindrait sans descendance légitime directe. Cette clause n'exclut donc pas une descendance féminine ; c'est pourquoi Anniviers passe sans difficulté aux nobles de Rarogne.

Les frères de Rarogne s'endettent et hypothèquent en faveur de Berne, leur créancière, diverses possessions à Bex et en Valais, et enfin tout le val d'Anniviers. Pressés de payer, Hildebrand, seigneur d'Anniviers, et Pétermann, seigneur du Toggenbourg, vendent à leur beau-frère Rodolphe Asperlin, pour la somme de 2900 florins, une partie de leurs fiefs d'Anniviers, lui laissant la faculté de libérer cette seigneurie de l'hypothèque bernoise. De plus, ils affranchissent leurs censitaires d'Anniviers moyennant un même montant.

Mais depuis 1458, l'évêché de Sion est aux mains fermes d'un Valaisan originaire de Brigg près d'Ernen, homme d'Etat remarquable dans le style de la Renaissance, avec les qualités et les défauts des prélats de cette époque. Nul n'ignore qu'il eut trois enfants illégitimes : Walter, Catherine et Georges. Ce dernier se rendra célèbre par ses luttes implacables contre le cardinal Mathieu Schiner<sup>5</sup>.

Walter Supersaxo est bien décidé à s'appuyer sur les nouvelles familles influentes de la démocratie des sept dizains, dans le but d'éliminer la noblesse féodale et de recouvrer le « patrimoine de saint Théodule », c'est-à-dire le Bas-Valais détenu par la Savoie. On sait que les évêques de Sion fondent alors leurs droits temporels en Valais sur la donation légendaire de Charlemagne à saint Théodule, ayant tout à fait perdu de vue la véritable donation du roi de Bourgogne Rodolphe III en 999.

Mais pour l'immédiat, Walter Supersaxo entend recouvrer la possession de la seigneurie d'Anniviers. Il commence par contester la légiti-

<sup>5</sup> Hans Anton von Roten, *Zur Geschichte der Familie Supersaxo*, dans *Vallesia, Bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales, des Musées de Valère et de la Majorie*, t. XXIX, 1974, pp. 10 et ss.



*Amédée IX, duc de Savoie, et Yolande de France, duchesse de Savoie, plus tard régente de Savoie, avec leurs enfants. (Auteur inconnu). Collection privée de la Maison de Savoie.*



*Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire (1433 - 1477). Musée des Beaux-Arts, Cincinnati (USA). Cliché communiqué par M. le chanoine Gérard Pfulg, Fribourg.*

timité des aliénations des Rarogne en faveur de la communauté d'Anniviers et de Rodolphe Asperlin. Il exige une nouvelle prestation d'hommage que Rodolphe refuse pour une partie de ses biens. L'évêque transige, du vivant de Hildebrand de Rarogne, qui prête hommage le 2 août 1460.

Cette transaction se fait en partie à l'insu de Rodolphe. Les créanciers des Rarogne s'alarment et Rodolphe fait mettre sous séquestre tous les biens de cette maison en Valais. Les Anniviards, au lieu de payer à Berne le rachat de leur sujétion, déposent juridiquement 2900 florins aux mains de l'évêque de Sion.

Berne délègue à Sion Nicolas de Diesbach et deux conseillers pour demander la mainlevée du séquestre, alléguant que sa créance est antérieure à celle de Rodolphe. L'évêque de Sion et la Diète du Valais rejettent la demande de Rodolphe, qui entend maintenir le séquestre. Berne est colloquée en premier rang et obtient aussi un séquestre en décembre 1462.

Rodolphe peut se croire libéré, de ce fait, de la garantie qu'il a donnée à Berne, à condition d'être subrogé à tous les droits d'hypothèque de cette ville sur la seigneurie d'Anniviers. Mais Berne en juge différemment.

Feignant de fuir la peste, qui sévit à Sion en 1463, mais en réalité pour se soustraire aux chicanes qu'il suscite, Rodolphe et sa famille se retirent, avec leurs effets les plus précieux, en Chablais, sous protection du duc de Savoie. Ayant obtenu de celui-ci une lettre de sauvegarde, il s'installe à Bex, dans la maison bourgeoise de son gendre Jean Tavelli, seigneur de Granges et coseigneur de Bex.

Au début d'octobre 1464, 300 hommes de Berne, du Simmental et de Saanen, commandés par Nicolas de Scharnachtal, ancien avoyer, munis d'artillerie et guidés par un émissaire valaisan, Jean Kalbermatter, fondent à l'improviste sur Bex pour s'emparer de Rodolphe Asperlin, leur prétendu débiteur. Par un heureux hasard, celui-ci vient de partir pour Saint-Maurice. On ne trouve que son fils Rodolphe, chanoine de Sion, qui est gardé à Berne en otage pendant plusieurs mois. Le domicile d'Asperlin est pillé et saccagé, le butin s'élève à 20 000 ou 30 000 florins du Rhin.

Cette violation d'un Etat voisin et ami, en pleine paix et au mépris des alliances entre la Savoie et Berne, donne lieu à une enquête sévère ordonnée par le duc Louis de Savoie qui, peu avant sa mort, ménage un accommodement entre Berne et Asperlin. A la suite d'une conférence tenue à Fribourg (15 janvier 1465), le chanoine est libéré ; et malgré les énormes dommages subis, Rodolphe Asperlin rembourse encore intégralement la créance de Berne, dans l'espoir de désintéresser cette ville de sa querelle avec le prélat de Sion au sujet de la succession de Rarogne.

Hildebrand de Rarogne, sire d'Anniviers, décède à ce moment sans postérité légitime. Bien que son frère Pétermann soit encore en vie, l'évêque de Sion prend aussitôt possession de la vallée d'Anniviers. Un autre Pétermann, bâtard de Guichard, livre le château de Vissoie sans coup férir. Les Anniviards, quant à eux, ont obtenu confirmation de leurs franchises, et ils prêtent sans difficulté le serment que le prélat réclame d'eux à titre de seigneur direct.

Après ce coup, l'évêque, juge et partie dans sa propre cause, ne laisse à Rodolphe Asperlin aucun espoir d'obtenir justice de ses compatriotes par les voies légales ordinaires. Celui-ci implore la protection de la Savoie et la médiation des villes de Berne, Lucerne et Fribourg. Leurs députés se réunissent à Sion le 27 mars 1468, mais leurs démarches restent sans succès.

Pétermann de Rarogne, sire du Toggenbourg, étroitement lié aux cantons de Glaris et de Schwyz, ne reste pas sans réagir. Le bruit court que 300 hommes de ces cantons demandent passage à Uri pour se rendre en Savoie, mais dans le but secret de rétablir les Rarogne en Valais, où ces seigneurs conservent de nombreux partisans. Jean Perrini, major et vidomne de Loèche, est du nombre : les Valaisans l'incarcèrent et lui font abandonner une partie de ses droits sur le vidomnat de Loèche. Berne, dont Pétermann est bourgeois, intervient auprès de Glaris et de Schwyz pour les détourner de leur entreprise, en attirant leur attention sur les armées étrangères qui entourent la Confédération.

C'est dans ces circonstances que l'évêque Walter Supersaxo sent le besoin d'une alliance plus étroite avec les Waldstätten et, dès 1473, il entre en pourparlers pour renouveler l'alliance de 1417. Cinq dizains y adhèrent, Loèche et Rarogne demeurant plutôt fidèles aux sires de Rarogne et aux Asperlin.

Quant à Rodolphe Asperlin, il tentera de rentrer en Valais avec l'appui des troupes savoyardes en 1475, mais il sera chassé de Bex lors de la conquête du Bas-Valais la même année. L'évêque de Sion le proscriit, lui et les siens, et confisque tous ses biens. La famille se retire dans le Pays de Vaud, tandis que Jean Asperlin, major de Rarogne et châtelain de Sierre, se retirera à Berne. Le cardinal Mathieu Schiner rachètera la majorité de Rarogne de Jeanne Asperlin alliée d'Erlach. Le décret de proscription sera révoqué et la famille pourra disposer de ses biens.

L'agitation issue de ce grand procès Asperlin, fraie la voie à une nouvelle classe dirigeante en Valais. Un traité du 21 août 1446 entre la Savoie, Berne et le Valais stipulait qu'aucun ressortissant de ces trois pays ne serait reçu ni protégé s'il se rendait chez l'un d'eux dans une intention hostile. On conçoit que cette affaire devient l'une des causes importantes des hostilités de 1475 entre le Valais et la Savoie. Mais c'est le conflit frontalier entre Conthey et Savièse qui mettra le feu aux poudres.



## LE CONFLIT DE JURIDICTION ENTRE SAVIÈSE ET CONTHEY ET L'ALLIANCE DU VALAIS AVEC BERNE

L'histoire du conflit séculaire qui opposait Conthey à Savièse au sujet de leurs frontières respectives reste encore à écrire. Frédéric de Gingins-la-Sarraz en donne déjà un bon aperçu. Quant aux événements de 1475 à 1478, ils sont étudiés dans une bonne thèse de feu l'abbé Alfred Grand<sup>6</sup>, publiée en langue allemande en 1913, et résumés par Jules Eggs, dont l'ouvrage est déjà mentionné.

Depuis près de deux siècles, les habitants de la paroisse de Savièse, ressortissants de l'évêque de Sion, et ceux de la châtellenie de Conthey, sujets de la maison de Savoie, se disputent mutuellement la jouissance d'alpages situés dans le voisinage de la Morge, rivière qui sert de limite aux deux Etats depuis 1392<sup>7</sup>.

La Morge est formée par la réunion de deux torrents, la Lé et la Tsandra. Chacune des deux communes donne le nom de Morge à chacun de ces affluents et prétend exclure l'autre des pâturages sis entre ces deux torrents. Ainsi, Conthey soutient que la Morge provient de Châble-Court, et Savièse dit que l'eau de la Lé est la Morge, qui vient des montagnes de Gessenay, et qu'elle coule par la Tsandra.

Cette simple question de juridiction territoriale entre communes dégénère vite en conflit de délimitation territoriale entre la Savoie et l'évêché de Sion. Les députés des villes de Berne et de Fribourg, choisis comme arbitres, cherchent à liquider ce différend au moyen de plusieurs sentences (1438-1441). Le duc et l'évêque acceptent leur prononcé, qui établit, semble-t-il, une curieuse juridiction commune et alternative sur le lieu contesté. Mais leurs sujets ne l'acceptent aucunement.

Assistés par des partisans du Haut et du Bas-Valais, Savièse et Conthey en appellent à la force : voies de fait, rixes sanglantes, représailles et désordres perpétuels fomentent la haine entre les populations limitrophes. Elles finissent par engendrer la défiance et l'aigreur entre les deux souverains.

Un arbitrage de 1440<sup>8</sup> notamment rapporte que, sur la montagne de Bertsé (Berchex), les hommes de Savièse ont tué six hommes de Conthey dans une rixe survenue lors d'une chasse au chamois. Plus tard, les Contheysans tuent deux Saviésans dans la plaine de Châto, sous le château de la Soie. La date de ces accrochages n'est pas précisée,

<sup>6</sup> Alfred Grand, *Der Anteil des Wallis an den Burgunderkriegen*, thèse présentée à l'Université de Fribourg, dans *Blätter aus der Walliser Geschichte*, t. IV, Bri-gue, 1913, pp. 313-472.

<sup>7</sup> Sur cette question, v. F. de Gingins-La-Sarraz, *op. cit.*, t. 3, pp. 113-115.

<sup>8</sup> J. Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXXIX, Lau-sanne, 1898, pp. 208-217.

mais le meurtre d'Antoine Perruchard, familial et métral de l'évêque de Sion, semble peu antérieur à cet arbitrage.

Les violences doivent continuer car, le 20 février 1447, les Saviésans rédigent les statuts de leur commune<sup>9</sup>. On relève, à la fin de ce texte, l'obligation imposée aux citoyens, lors de toute alarme, d'accourir avec leurs meilleures armes au village de Saint-Germain ou à tout autre endroit que pourraient désigner leur capitaine et leurs officiers. Le nombre total des « probes hommes » de Savièse qui adoptent ces statuts s'élève à 102, et leurs noms sont groupés par villages.

Une lettre du duc de Savoie Louis, datée de Pinerolo le 27 juin 1461, fait état d'excès et de violences de la part des Valaisans, surtout des Saviésans.

Le 6 septembre 1462, Savièse qui sent venir la guerre, se donne un capitaine en la personne de Jean de Nendaz (Neynda), du village de Chandolin, et lui impose des règles de conduite. Cent trente-quatre hommes de Savièse sont alors réunis sur la crête du château de la Soie, qu'ils entendent fortifier à nouveau. Ce document, qui se trouvait aux archives du Chapitre de Sion, bien qu'antérieur de treize ans à la bataille de 1475, énumère sans doute la plupart des familles et des hommes qui combattront alors<sup>10</sup>.

Un nouvel arbitrage a lieu le 29 octobre 1462. Il n'amène pas non plus la paix<sup>11</sup>.

Les affaires se gâtent peu après l'avènement de la régente Yolande de Savoie. En février 1473, elle ordonne à ses officiers du Bas-Valais d'astreindre à des contributions publiques tous les étrangers qui possèdent des biens à Conthey, à Nendaz et à Martigny : or, la plupart de ces « étrangers » sont des Haut-Valaisans<sup>12</sup>.

Le 9 avril, elle interdit aux gens de Conthey de vendre du grain et des fruits au marché de Sion, ce qui est encore contraire à l'alliance de 1446. L'évêque de Sion se garde de réagir par la violence : il s'adresse

<sup>9</sup> Archives d'Etat du Valais (citées : AV), archives de la commune de Savièse, parchemin n° 54.

<sup>10</sup> Ce document, dont l'original est actuellement introuvable, devait figurer aux archives du Chapitre de Sion, sous cote A 202. - Une photocopie de l'original figure aux AV sous cote Ph 160. Copie manuscrite (non publiée) de J. Gremaud aux Archives d'Etat de Fribourg, collection Gremaud, n° 17, fol. 49 et ss. On observe des variantes de détail entre ces textes. Il s'agit d'un fragment du notaire Huldricus Lateratoris. - Louis Blondel ne semble avoir connu ce texte que par l'introduction de J. Gremaud, dans MDR, t. XXXIII, p. LI (cf. *Vallesia*, t. I, 1946, p. 73). - On observera en outre que l'ordre donné par le capitaine de Savièse Jean de Nendaz, mentionné par A. Grand (*op. cit.*, p. 341), sous la date 1466, doit se rapporter plus probablement à des faits de l'année 1476.

<sup>11</sup> Sentence mentionnée dans celle du 30 juin 1481, à Sion : AV, archives de la commune de Savièse, parchemin n° 79.

<sup>12</sup> Sur ces faits, v. F. de Gingins-La-Sarraz, *op. cit.*, t. 3, pp. 135 et ss., et A. Grand, *op. cit.*, pp. 342 et ss.

à Berne, qui envoie peu après une délégation à Conthey. S'y joignent les délégués de Fribourg et l'ammann de Schwyz, mais la Savoie ne répond que par de vagues promesses verbales.

Une nouvelle députation de Berne et de Fribourg arrive à Conthey au début d'août. Le 13, la régente rejette les propositions de Berne. Elle assure par contre que la Savoie ne commettra aucun acte hostile, à condition que le Valais fasse de même. Mais dans une lettre qu'elle fait apporter à Genève par le sire de Belmont, Yolande laisse apparaître d'autres desseins : elle demande si la ville de Genève fournira des troupes et de l'artillerie contre le Haut-Valais, qui viole ses frontières. Genève hésite et demande réflexion.

Berne écrit à la régente à fin octobre. A fin novembre, une députation bernoise et fribourgeoise se rend à Ivry, auprès de la duchesse. Le 15 décembre 1473, Yolande lève enfin l'interdiction d'exporter. Elle le fait à la requête de ses propres sujets de Conthey, qui se plaignent d'attentats très fréquents entre Savièse et eux, et qui obtiennent une remise d'imposition de 18 gros par foyer, en raison des intempéries et des incursions presque quotidiennes des gens de l'évêque de Sion : ceux-ci les attaquent et leur causent des dommages.

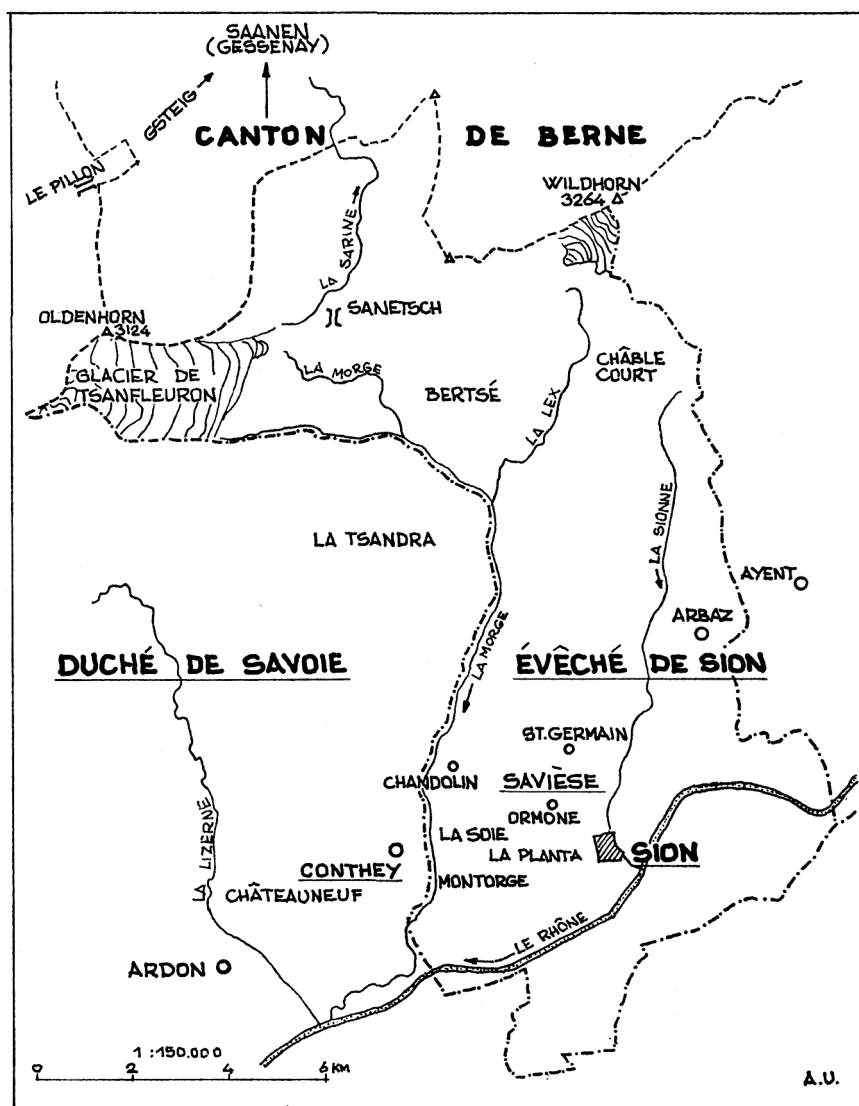
L'évêque de Sion, qui sent le danger, maintient sous les armes les milices du dizain de Sierre. De longue date, il veille à être en paix avec tous ses voisins : dès 1470, il négocie avec Milan le renouvellement d'anciens traités. Il tente de se rapprocher des cantons primitifs. Après l'alliance de Louis XI avec les Suisses, le 24 novembre 1474, il adhère à l'alliance avec Florence, Venise et Milan.

Au moment où Berne déclare la guerre à Charles le Téméraire (25 octobre 1474) et lors de l'invasion du Pays de Vaud en 1475, le Valais ne prend part à aucune hostilité en tant qu'Etat, bien que des mercenaires isolés partent sans doute en guerre. Il n'y sera amené que par la conclusion de l'alliance avec Berne, le 7 septembre 1475, alliance dont les pourparlers remontent sans doute à 1472, lors du conflit avec Rodolphe Asperlin.

Dès le début d'avril 1474, Berne avertit l'évêque de Sion de la paix perpétuelle conclue avec l'Autriche le 30 mars et lui déclare que les soldats italiens et savoyards nuisent à la nation allemande en se rendant au service de Bourgogne : le Valais doit s'opposer à leur passage sur son sol.

En été 1474, Walter Supersaxo se plaint à son tour de Yolande, qui amène des troupes, même en dessus de la Morge, qui ne respecte aucune sentence de Berne, qui séquestre des biens dans le Bas-Valais, et qui ne donne pas de sauf-conduit sérieux à l'évêque pour visiter son diocèse.

Berne demande au comte de Gruyère, maréchal de Savoie, de s'interposer dans ces affaires. Le 24 octobre, la Diète fédérale charge Berne



Carte de la région contestée entre Conthey et Savièse.

d'écrire à Yolande pour que cessent ses vexations envers le Valais. Mais comme Berne et Fribourg attaquent la Savoie ce même mois, cette démarche n'a aucun effet.

Yolande met tout son espoir dans le traité de Moncalieri, conclu entre la Bourgogne, la Savoie et Milan (30 janvier 1475), et elle continue à faire passer des troupes lombardes. En novembre 1474 déjà, 400 hommes de Berne tentent d'arrêter ces troupes près de Vevey, mais elles leur échappent.

Berne à son tour sent le besoin de s'assurer l'appui du Valais, et fixe une conférence à Frutigen, le 29 janvier 1475, où l'on esquisse une alliance. En mars, l'évêque envoie le député Hans Eberhart, mais sans instructions suffisantes. Berne est en guerre, et se contente d'envoyer des missives en Valais pour dissiper de faux bruits.

Le 28 janvier, Berne adresse un ultimatum à Yolande, la sommant de déclarer la guerre à la Bourgogne. Yolande recourt à la Diète fédérale, qui tergiverse. Nicolas de Diesbach dirige une expédition de corps francs de Lucerne, Soleure et Bâle sur le Pays de Vaud, puis une seconde avec des troupes de Berne et de Fribourg, de telle sorte qu'il occupe les cols du Jura en avril. Le 10 juillet, il organise une nouvelle expédition contre Lisles sur le Doubs, mais il meurt de la peste à Porrentruy en août 1475, et Yolande pense pouvoir respirer un peu.

Les Suisses ne peuvent compter ni sur la France ni sur l'Allemagne. Milan s'est bien allié à la Savoie, mais on sait que son duc n'a aucune intention d'attaquer les Confédérés. Quant à la Savoie, elle ne recherche la paix que pour gagner du temps jusqu'au moment où la Bourgogne attaquera les Suisses. Elle laisse toujours passer des troupes que recrute en Italie le bâtard de Bourgogne.

A la fin du printemps 1475, les pourparlers d'alliance entre Berne et le Valais reprennent plus activement. Nicolas de Scharnachtal se déplace en Valais et fait rapport le 8 juin. Les Valaisans apprennent qu'un important passage de troupes se fait par le Grand-Saint-Bernard : il s'agit de 4000 hommes à cheval et de 10 000 fantassins. Berne prie le Valais d'occuper les cols et de chasser ou de tuer ces troupes, l'Oberland étant prêt à appuyer. On sait que dès le 7 décembre 1474, l'évêque de Sion impose une demi-dîme à tous ses prébendiers en dessus de la Morge. Sur le conseil des Waldstätten, il a pris à sa solde un petit corps de 30 cavaliers destinés à obtenir des renseignements et à menacer les cols en feignant des manœuvres. Et dès lors il s'assigne ouvertement pour but de recouvrer l'antique « patrimoine de saint Théodule » enlevé par la Savoie.

Tous ces faits entretiennent une psychose de guerre. A fin mai 1475, des hommes du territoire épiscopal attaquent Conthey et emportent du bétail. Il semble évident que l'évêque de Sion est trop peu préparé à la guerre pour avoir voulu exciter ainsi la Savoie. Yolande n'en demande

pas moins justice au duc de Milan. Et Walter Supersaxo, le 25 juillet, ordonne une revue de troupes dans le dizain de Sierre ainsi que dans les autres dizains.

Les troupes lombardes à destination de la Bourgogne continuant à passer par la Savoie, Genève ou le pays de Vaud, Berne occupe Aigle dès le mois d'août 1475, coupant ainsi le passage par le Grand-Saint-Bernard et Vaud. Berne vise à occuper Martigny et Saint-Maurice et ne serait pas fâchée de mettre un ennemi de plus sur le dos de la Savoie. Du 3 au 7 septembre, l'évêque de Sion, le bailli Anselme Aufdereggen et quarante-six députés de six dizains (Brigue se tient à l'écart en raison de l'épidémie de peste) confèrent à Loèche avec l'avoyer bernois Nicolas de Scharnachtal, le secrétaire Dr Thüring Fricker et l'ancien banneret Urbain von Muhler. L'alliance du Valais avec Berne est conclue sur la base d'un traité d'amitié conclu vingt-neuf ans plus tôt. Deux de ses articles sont dirigés contre la Savoie : si celle-ci n'accepte pas un arbitrage, Berne s'engage à faire exécuter le droit ; en cas de guerre commune, Berne et le Valais s'engagent à ne pas conclure de paix séparée, et chaque partie assistera son alliée dans la possession de ses conquêtes.

Seul le dizain de Loèche fait quelques réserves au sujet d'articles concernant le droit privé, mais sans se séparer pour autant des autres dizains.

Yolande de Savoie tente en vain de semer la discorde entre l'évêque de Sion et les dizains, ou bien entre Berne et les cantons forestiers. Elle dépêche à Sion Claude de Menthon et Antoine Champion, dans l'espoir de faire arbitrer ses différends avec Sion par les cantons forestiers. Mais Walter Supersaxo réclame alors que l'on règle les litiges concernant Conthey, Saillon, Ardon, Chamoson, Martigny et Montreux. Il se proclame ami de la paix, mais il laisse entendre qu'il a bien de la peine à retenir son peuple. Yolande fait encore intervenir Milan, mais sans plus de succès.

## LA GUERRE DE NOVEMBRE 1475

Le 14 octobre 1475, rassurée par son alliance avec le Valais, Berne déclare la guerre au comte de Romont et occupe le Pays de Vaud. Elle prie le Valais de mobiliser et d'entrer en campagne. Mais le Valais, qui se tient sur pied de guerre, ne participe point à cette conquête. Par contre, à fin octobre, une centaine de Valaisans marchent sur Conthey et brûlent quelques bâtiments « dans deux villettes ».

Berne ne guerroye en Pays de Vaud que contre le comte de Romont, partisan de la Bourgogne. Elle ne veut pas déplaire à Fribourg, c'est pourquoi elle se déclare mécontente de cette expédition d'un corps franc du Valais sur Conthey.

Le samedi 4 novembre, les Haut-Valaisans répètent leur attaque sur Conthey. Un dur combat les oppose du matin au soir à la garnison savoyarde du château. Les pertes sont lourdes : environ 40 hommes de part et d'autre. Les Valaisans se promettent de revenir le 6 en plus grand nombre et ils invoquent le secours de Berne. Cette ville propose d'organiser une séance à Lucerne, où se trouvent justement des députés de la Savoie. Mais les événements se précipitent avant que les tractations n'aient commencé.

Le 7 novembre, l'évêque explique au duc de Milan que l'attaque de Conthey est un acte de vengeance populaire, survenu contre son gré. Pour se garantir du côté de Milan, il y envoie encore, le 12 novembre, son plénipotentiaire Pierre-Paul Dekumbis.

Yolande, qui ne peut tolérer cette attaque contre son territoire, se rend en Lombardie pour requérir l'aide de Milan. Elle demande aussi à Jean-Louis de Savoie, évêque de Genève, de réunir en hâte des troupes pour défendre Conthey. Celui-ci vole à la défense de ce bourg, dans l'attente d'une armée suffisante.

Appuyés par un corps d'environ 60 volontaires de Saanen et du Simmental, les Valaisans attaquent de nouveau Conthey, où ils bloquent l'évêque de Genève, probablement le 10 novembre. Le 11, celui-ci demande au syndic de Genève de lui envoyer au plus tôt deux grosses pièces d'artillerie de son arsenal « avec pierre et poudre et les moules à faire les dites pierres... », ce qui laisse entendre que l'évêque songe déjà à attaquer Sion.

Entre temps, Jean-Louis de Savoie reçoit du renfort du sire de Châtelard, Pierre de Gingins, que son frère Amédée, sire de Belmont et capitaine général du Pays de Gex et du Chablais, avait envoyé avec des vassaux et de la milice à pied provenant des rives du Léman. Le lieutenant-général lui-même rassemble les troupes du Pays de Gex formées d'ordinaire sur le modèle de la gendarmerie française, de vassaux à cheval et de francs-tireurs. Il a pour mission de rejoindre les troupes de Haute-Savoie, commandées par le sire de Miolans.

La route à suivre aurait dû passer par le territoire du comte de Genève Janus, mais comme on ne peut guère se fier à lui ni à son frère Philippe de Bresse, il faut faire un grand détour. La jonction étant opérée entre les troupes de Haute-Savoie et du Faucigny, le lieutenant-général passe le Petit-Saint-Bernard, remonte le val d'Aoste, où il prend avec lui des troupes piémontaises et les bandes du condottiere napolitain Collucio de Grisis (ou de Griffi), que Yolande a soudoyées en Piémont le 6 novembre : mais ce dernier contingent arrivera trop tard pour assiéger Sion.

D'Aoste, la troupe passe le Grand-Saint-Bernard, Martigny, et se concentre à Conthey. La marche du gros de cette armée, par tant de montagnes, durant plusieurs jours, à une saison si avancée de l'année,

permet de supposer que les soldats arrivent sur place passablement épuisés.

Le plan de cette campagne doit avoir été élaboré à Rivoli, dès la fin octobre, lors d'une rencontre entre l'évêque de Genève et Yolande. L'objectif était, semble-t-il d'attaquer le Valais par surprise, mais l'évêque de Genève s'étant jeté trop vite sur Conthey, les renforts doivent faire des marches forcées. Rodolphe Asperlin, qui a fui le Valais épiscopal, joue le rôle d'Ephialte aux Thermopyles et guide l'ennemi en Valais. Le passage des troupes et les préparatifs de la Savoie ne peuvent échapper aux Valaisans, qui implorent le secours de Berne, dès le 10 novembre, réclamant de l'artillerie pour reprendre le Grand-Saint-Bernard. Mais il est trop tard pour réaliser cette opération.

Un premier contingent, venu de la rive orientale du Léman, et conduit par Pierre de Gingins arrive probablement vers le 10 novembre. Il débloque l'évêque Jean-Louis de sa fâcheuse position. Dans l'attente du gros de la troupe qui s'approche, son chef adresse des lettres de menace à l'évêque et à la ville de Sion. La première se moque du caractère « friolent » (entendez : froid) de l'évêque de Sion, et lui promet « du feu pour le réchauffer, de si près qu'il sera bien fort s'il ne sent chaud ». La seconde accuse le prélat d'être la cause de « cette grande injurie » et s'il ne répare point ses torts, lui et sa capitale en auront bientôt « tant que nature en pourra porter ». C'est un dernier essai de désolidariser la ville de Sion de son évêque.

Le gros de l'armée savoyarde est sur place au plus tard le 12 novembre. On évalue ses effectifs à plus de 10 000 hommes à cheval ou à pied. Toutefois, chroniqueurs et historiens avancent des chiffres allant de 8000 à 20 000 ; ce dernier est nettement exagéré. La noblesse de Savoie et 1500 gens d'armes forment le noyau de la troupe.

Les Valaisans, de leur côté, sont bien inférieurs en nombre. Dans son acte de fondation de la fête des Sept-Joies de Marie, Walter Supersaxo ne fait état que de 300 hommes qui se trouvent en ville de Sion à la première attaque. Il est certain qu'il ne dispose que de faibles forces, qui se replient de Conthey à Sion dès l'arrivée de Pierre de Gingins. A cela s'ajoute un petit contingent de l'Oberland bernois, et une poignée de Grisons, que l'on croit recrutés dans la vallée de Tavetsch : il se peut que l'évêque de Sion les ait pris à sa solde au début des hostilités.

Quand il apprend l'arrivée des forces savoyardes, le prélat alarme le landsturm du Haut-Valais, qui doit mobiliser pour rallier Sion. Il peut compter sur 3000 ou 4000 hommes, mais le matin du 13 novembre, cette milice n'est pas encore arrivée à Sion.

Le lundi après la Saint-Martin, jour de la Saint-Brice (13 novembre 1475), tôt le matin, l'armée de Savoie s'ébranle de Conthey sur Sion. Le gros de la troupe marche directement par la plaine. Un effectif plus



réduit escalade les pentes plus raides derrière les collines de Montorge et de la Soie, pour attaquer les villages de Savièse. Les hommes valides de cette paroisse tentent de résister ; ils doivent se replier devant un ennemi plus nombreux et mieux équipé. On ne sait que peu de choses sur ce combat, mais un procès survenu en 1479 atteste qu'il se produit une fuite vers le village d'Ormône (*fuga versus Ormona*)<sup>13</sup>. Une troupe d'Ayent-Arbaz appuie les Saviésans, mais elle doit repasser la rivière de la Sionne ; son banneret proclame qu'il n'a pas caché la bannière sous ses vêtements, mais qu'il l'a portée bien haute. Quoi qu'il en soit, des villages sont incendiés, et probablement aussi l'église paroissiale de Saint-Germain, qui est en tout cas odieusement saccagée, puisque le Chapitre de Sion, en 1495, devra lui délivrer de nouvelles reliques afin de remplacer celles qui ont été volées avec d'autres objets précieux<sup>14</sup>. Des enfants et des femmes qui ne parviennent pas à fuir sont égorgés. Des soldats de Savièse se font pourchasser jusque devant les portes de Sion.

L'armée savoyarde marche en silence sur la ville défendue par une faible garnison. A mi-chemin, près de la colline de Châteauneuf, une petite troupe valaisanne tombe à l'improviste sur l'avant-garde. Elle est vite débordée par le nombre et s'enfuit en hâte. L'ennemi la talonne, et il apparaît avec toute sa force devant les remparts de Sion. Au premier assaut, la partie occidentale est prise ; les Sédunois ne résistent que sur les plates-formes escarpées de la Majorie, de Valère et de Tourbillon. La résidence épiscopale tient bon et offre un quartier de refuge en ces lieux à la population, tandis qu'à ses pieds la ville flambe. Sion ne tiendra pas longtemps, mais c'est bien à propos que les milices des dizains supérieurs arrivent enfin et pénètrent, dit-on, par le quartier de la porte de Loèche. Les chroniqueurs estiment différemment les effectifs de ces milices : 7000 selon les uns, 4000 selon les autres, ce qui paraît plus plausible.

Les Valaisans attaquent bravement les Savoyards, qui se livrent déjà au pillage, et qui se préparent à combattre dans le quartier de la Planta. Le landsturm valaisan est plutôt mal équipé ; il lutte sans beaucoup d'ordre contre une force plus nombreuse et mieux armée. De longs combats mal coordonnés risquent de tourner en une sévère défaite pour les Valaisans. Plusieurs d'entre eux songent déjà à s'enfuir. Seul un secours presque miraculeux sauve la situation.

Dès que la guerre se précise, le Valais demande l'aide de Berne. Cette ville n'y répond pas officiellement, car elle ne veut pas combattre directement la Savoie ; mais elle n'entend pas manquer de parole envers

<sup>13</sup> AV, archives de la bourgeoisie de Sion, ABS 8/11.

<sup>14</sup> Archives de la paroisse de Savièse, à Savièse, parchemin daté du 13 février 1495. - Photocopie AV, Ph 1696.

Sion, et elle fait en sorte qu'un corps suffisant de volontaires de Berne, de Soleure et de quelques Fribourgeois apportent leur aide aux alliés du Valais, dans l'espoir d'une bonne solde et d'un butin de guerre. On sait que ces rudes guerriers viennent de prendre part avec succès, les semaines précédentes, à un dur coup de main sur le Pays de Vaud.

Ce même 13 novembre, 3000 de ces hommes franchissent le Sanetsch pour parvenir à Sion dans l'après-midi, à l'instant le plus critique pour la ville. Ils parviennent à persuader les Valaisans de ne point fuir : ils emploient même la manière forte contre certains fuyards, probablement partisans de Rodolphe Asperlin. Les chroniqueurs parlent de 40 ou 50 Valaisans que les Confédérés doivent exécuter. Après quoi, le combat prend une autre tournure. L'armée savoyarde craint de recevoir de flanc les Confédérés qui dévalent les pentes de Savièse et de Montorge, chassant sans doute les pillards et les incendiaires. Elle se retire en hâte sur la plaine ; le bel ordre a disparu, la piétaille est indisciplinée, car elle s'est dispersée pour piller la ville. Les nobles savoyards à cheval soutiennent mal l'attaque d'une troupe plus nombreuse, mieux ordonnée et commandée par des Confédérés. La vue des drapeaux suisses rappelle la terreur qu'ils ont répandue dans le Pays de Vaud par leur rage implacable.

L'évêque de Genève, Jean-Louis de Savoie, n'a rien d'un guerrier ni d'un général de carrière ! François Bonivard l'appelle par dérision « le capitaine du bréviaire » et il écrit : « le capitaine général croyait plutôt à ses protonotaires qu'à ses capitaines, vieux routiers de guerre... dont s'ensuivit grand mécontentement de lui et haine des capitaines l'un contre l'autre ». Malgré cela, les Savoyards se défendent vaillamment. La fuite en désordre ne commence que lorsque 300 chevaliers savoyards sont tombés, dont un noble de Montheys, ainsi que plus d'un millier de soldats.

Du côté valaisan, le nombre des morts semble peu élevé, mais il est en fait inconnu. On sait que le bourgmestre de Sion Jean de Platéa (Am Hengart) a perdu la vie au combat ; et il faut tenir compte des gens que les Confédérés ont dû exécuter.

Les vainqueurs harcèlent les Savoyards jusqu'à Conthey seulement, car la nuit met fin au carnage. Un grand butin reste aux mains des vainqueurs : 120 chevaux bien harnachés, plusieurs bannières, six chariots bien remplis d'armures ou d'équipements divers, que l'on amène en ville de Sion le soir même avec quelques prisonniers.

Il est curieux de noter que, le soir du 13 novembre, Walter Supersaxo annonce à Berne la victoire de la Planta, dans une lettre écrite à la hâte de son château de la Majorie, mais qu'il n'y mentionne aucunement le secours décisif apporté par les Confédérés. Par contre, il sollicite encore de Berne 400 ou 500 hommes ou tireurs entraînés à faire la guerre, ce à quoi ses hommes ne sont guère habitués. Et pour remercier

le Ciel de cette victoire plutôt miraculeuse, l'évêque, qui a vraiment eu chaud, décrète que le jour de la Saint-Brice deviendra dans son diocèse la fête des Sept-Joies de la Sainte Vierge Marie.

## LES SUITES DE LA VICTOIRE DE LA PLANTA

L'armée savoyarde est complètement démoralisée et ne défend guère le Bas-Valais. Le château de Conthey tombe bientôt. Les Haut-Valaisans sont conduits par Jean Asperlin, issu d'une branche collatérale de Rodolphe, et jouissant d'un grand crédit auprès du peuple. Ils prennent Nendaz, Vétroz, Ardon, brûlent Saxon et Saillon. Martigny ne se défend pas. De là, ils vont détruire les châteaux de Sembrancher et de Bourg-Saint-Pierre. Le 29 novembre, 166 bourgeois de Martigny prêtent serment à l'évêque de Sion et au chef de la milice valaisanne. Les Savoyards ne défendent pas mieux Saint-Maurice, dont le château et une partie des remparts de la ville sont détruits. Au total, dix-sept châteaux sont démolis en tout ou en partie, et le Bas-Valais est occupé jusqu'au défilé de Saint-Maurice.

Berne et Fribourg, qui ont une hypothèque contre la Savoie sur plusieurs places fortes du Bas-Valais, occupent Conthey et Saint-Maurice. Ces deux villes confédérées parviennent à ménager un armistice, le 1<sup>er</sup> décembre 1475, entre le Valais et la Savoie.

Au début 1476, lorsque Charles le Téméraire s'approche des cols du Jura, Berne doit retirer une partie de ses troupes de la vallée du Rhône. Yolande, qui escompte une victoire bourguignonne, en profite pour lancer 2000 hommes sur Saint-Maurice, Martigny et Conthey. Mais Walter Supersaxo rappelle ses milices, qui ont regagné leurs foyers, pour secourir les garnisons bernoises. Le fort de Conthey est ruiné, Martigny et Saint-Maurice sont reconquis. Quelques volontaires valaisans participent même à la bataille de Grandson : quatre d'entre eux figurent au nombre des cinquante Suisses qui y tombent au champ d'honneur du 2 mars.

La « milice de Saint-Théodule », conduite par le bailli Anselme Aufderreggen, détache 120 hommes jusqu'à Bourg-Saint-Pierre : leur mission est d'empêcher que de nouveaux mercenaires n'empruntent les cols du Valais pour grossir les effectifs de la Bourgogne.

Le gros de la troupe arrive fort à propos vers Saint-Maurice pour soutenir la garnison bernoise d'Aigle, menacée par des cavaliers savoyards. Bernois et Valaisans mettent en déroute 1500 hommes qu'ils pourchassent jusqu'à Villeneuve. Cette ville est pillée, plus de 400 Savoyards périssent. Pierre de Gingins, fortement retranché dans le château de Chillon, stoppe leur avance ; les Valaisans se replient non sans

piller la région jusqu'à Saint-Maurice ; le 15 mars, ils rançonnent Monthey pour 1200 florins.

Le 16 mars, Saint-Maurice fait sa reddition solennelle aux Valaisans et à leur bailli Aufderegggen. La ville demande à être tout d'abord déliée de son serment envers la Savoie. Mais Nicolas de Scharnachtal rétorque que la ville est prise en vertu du droit de la guerre, car la duchesse a rompu l'armistice avec le Valais et a attaqué ce pays. Sur mandat exprès de Berne et de Fribourg, devant le porche de l'église abbatiale, Berne remet alors Saint-Maurice, avec tous ses droits, au bailli agissant au nom de l'évêque de Sion et de tout le pays du Valais. Puis Berne retire ses troupes, tandis que le Valais place une garnison de 700 hommes dans chacune des villes de Martigny et de Saint-Maurice. Le passage du Grand-Saint-Bernard est désormais tout entier aux mains des Valaisans ; mais Yolande et la Bourgogne vont tout tenter pour le rouvrir.

Au début d'avril 1476, Charles le Téméraire et Yolande envoient, de Lausanne, plus de 2000 hommes, cavaliers et fantassins, pour assaillir Saint-Maurice. Avant d'atteindre Aigle, ils sont arrêtés par des gens de Berne et du Valais qui leur dressent une embuscade. La belle armée se débande avec des pertes considérables. Une seconde armée, aussi nombreuse, envoyée en renfort, est repoussée à Montreux par des Fribourgeois, et se replie sur Lausanne.

Bourguignons et Savoyards étudient alors un plan de plus grande envergure : 9000 soldats envahiront le Valais, en partant du val d'Aoste par le Grand-Saint-Bernard, de Genève par le col de Balme, et de Lausanne par Saint-Maurice. Et dès la mi-avril, 2000 mercenaires, avec un contingent du val d'Aoste, passent le col du Grand-Saint-Bernard, qui n'est pas occupé, et surprennent le poste de garde valaisan à Bourg-Saint-Pierre, dont ils tuent quelque vingt-cinq hommes. Ils descendent l'Entremont jusqu'à Sembrancher ; les Valdôtains poussent jusqu'à Martigny.

Les Valaisans qui ont survécu à Bourg-Saint-Pierre font sonner l'alarme dans le Haut-Valais. Quatre mille à cinq mille hommes des dizains se rassemblent à Sion le 16 avril. Une première colonne franchit la montagne par Saxon et Vollèges et surprend l'ennemi à Sembrancher ; elle en fait grand carnage. On poursuit les fuyards jusqu'au Grand-Saint-Bernard, où ils se retranchent. La seconde colonne valaisanne descend sur Martigny : elle chasse les Valdôtains, qui se hâtent de fuir par le val Ferret, le col de Fenêtre et le Saint-Bernard. Un combat sanglant fait 500 tués sur ces hauteurs. Le restant de cette armée se replie sur Aoste ; les Valaisans ne les poursuivent plus.

Ces derniers rançonnent au retour l'Entremont, qu'ils accusent d'avoir provoqué l'arrivée des Piémontais, violant ainsi le serment de fidélité prêté à l'évêque de Sion en novembre dernier.

Les autres armées, qui doivent envahir le Valais, instruites de cette défaite savoyarde, refusent d'approcher : certains s'enfuient jusqu'à Morges, croyant avoir les Valaisans à leurs trousses.

Le 28 mai, Charles le Téméraire se déplace lentement en direction de Morat. Berne demande du renfort au Valais, qui rend un premier service en gardant les cols et en arrêtant les mercenaires étrangers destinés à renforcer l'armée bourguignonne. Puis les Valaisans font de fréquentes incursions en terres savoyardes, à l'est et au sud du Léman, empêchant de la sorte la Savoie de fournir du renfort au Téméraire. Au début juin, 3000 Haut-Valaisans repoussent les Savoyards à Ollon et à Saint-Triphon. Le 17, ils avancent jusqu'à Evian. Des bandes séparées pillent plus d'un château. Six cents Valaisans attaquent Abondance à l'improviste : la population finit par résister et leur tue 300 hommes. Thonon et les localités voisines doivent payer rançon. Les Valaisans ne partiront qu'en juillet.

Sur l'autre rive, on s'apprête à assiéger Lausanne, quand survient la nouvelle que Morat est bloqué. Berne rappelle ses hommes. Huit cents Valaisans les suivent pour secourir Morat. Une partie du contingent valaisan tient garnison à Fribourg, les autres prennent part à la bataille de Morat, le 22 juin 1476. La ville de Morat offre un vin d'honneur aux Confédérés, Valaisans y compris. La 27<sup>e</sup> strophe du chant composé l'année suivante, pour célébrer les hauts faits de Morat, loue le zèle de l'évêque de Sion et le courage des Valaisans.

Charles le Téméraire, furieux de sa défaite, prend Yolande de Savoie en otage. Celle-ci implore la clémence de son frère le roi Louis XI, qui place le jeune duc Philibert sous sa sauvegarde. Il désigne provisoirement comme régent du Piémont Philippe de Bresse et, pour la Savoie, l'évêque de Genève Jean-Louis. Reste la paix à négocier.

## CONCLUSION DE LA PAIX

L'évêque de Genève est meilleur diplomate que stratège : à Lausanne, le 29 juin, il obtient un armistice jusqu'au 25 juillet. Les Confédérés réservent l'assentiment du Valais, qui ne voit pas d'un bon œil l'arrestation de Yolande par le duc de Bourgogne.

La conférence de Fribourg s'ouvre le 25 juillet 1476. L'évêque de Sion n'y comparaît pas ; le Valais y envoie huit députés. Fribourg se voit libéré de la suzeraineté savoyarde, mais les Confédérés doivent restituer le Pays de Vaud à l'exception de plusieurs places fortes. Le Valais, lui, entend bien conserver ses conquêtes dans le Bas-Valais. L'évêque de Genève s'y oppose violemment. L'affaire se complique du fait des hypothèques de Fribourg et de Berne en Valais. Les pourparlers traînent.

La Savoie invoque l'alliance de 1446 avec Berne et le Valais. Les dizains s'appuient sur l'alliance de 1475 avec Berne. Mais cette ville ne veut pas consentir aux prétentions du Valais plus bas que Saint-Maurice.

Au début d'octobre, l'évêque de Sion se rend en personne à Fribourg, sans grand succès. Berne parvient du moins à maintenir la paix entre le Valais et la Savoie au cours de l'hiver. A la suite de nouvelles conférences à Genève et à Annecy, où le Valais délègue quatre députés, l'armistice est prolongé jusqu'au 29 septembre 1477. La liberté du trafic est rétablie. La cession du Bas-Valais en amont de Saint-Maurice est admise en principe, mais moyennant une indemnité que le Valais refuse de verser. De nouvelles séances permettent de prolonger l'armistice jusqu'au 23 avril 1478.

Le 5 janvier 1477, Charles le Téméraire meurt à la bataille de Nancy. Au début d'octobre de la même année, Yolande prie encore les Confédérés de l'appuyer dans ses négociations avec le Valais. Mais tout le monde est las de pourparlers sans issue. Et au cours de la Diète valaisanne de Noël 1477, le 31 décembre à Sion, l'évêque Supersaxo et les patriotes décrètent unilatéralement l'annexion du Bas-Valais jusqu'à Saint-Maurice, à titre de pays sujet de l'évêque et des sept dizains. Supersaxo assume la dette de la Savoie envers Berne, reprend les hypothèques sur Conthey et Saillon et garantit le respect des possessions privées de toute nature.

La Savoie proteste et voudrait provoquer une conférence à Lucerne. Le Valais vient s'expliquer à Berne, mais il décline toute intervention des Confédérés. L'armistice est quand même maintenu.

Le 29 août 1478, la duchesse Yolande décède, âgée de quarant-cinq ans environ, au château de Montcaprel près de Verceil. Son fils Philibert n'a que quatorze ans. Louis XI remet la régence au sire de la Chambre et au sire de Miolans. La Savoie est au bord de l'anarchie. Le délai d'armistice étant échu, Berne presse la Savoie de restaurer la paix.

Le 1<sup>er</sup> septembre, à Münster (Conches), le Valais renouvelle la bourgeoisie des cinq dizains avec Lucerne, Uri et Unterwald. Enfin, dans une conférence tenue à Lucerne à fin octobre, les Confédérés font conclure un armistice de quinze ans entre Sion et la Savoie : le Valais reste en paisible possession du territoire conquis, la Savoie renonce à toute indemnité et le libre commerce est rétabli.

Malgré quelques alertes, les hostilités ne reprendront plus, et c'est au cours de l'alliance conclue du 15 mai au 5 juillet 1528 avec le Valais que la Savoie reconnaîtra en droit l'incorporation de fait du Bas-Valais jusqu'à Saint-Maurice.

Berne, trop dépendante de la France, n'a pas su conserver toutes ses conquêtes vaudoises. Certes, le Valais a fait sa conquête avec l'aide de Berne, mais cette ville soutient les exigences contradictoires du Valais



Sion vers 1550

Xx : DE CIVI.

Dessin attribué à Hans Kalbermatten, dans la *Cosmographie* de Sebastian Münster, imprimée à Bâle.  
Sur la porte de Conthgy. on distingue un tableau de la Sainte-Vierge.

Photographie Raymond Schmid, Sion



Autel gothique de la chapelle Sainte-Barbe fondée par l'évêque Walter Supersaxo, dans la cathédrale de Sion. Au centre, la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus, à leurs pieds les armoiries de l'évêque Supersaxo. A droite, sainte Barbe. A gauche, saint Acace (Acacius, Acathius), chef des dix mille martyrs, très populaire en Suisse après les batailles de Grandson et de Morat. Son armure reproduit avec une extrême précision les armures du XV<sup>e</sup> siècle.

Photographie Raymond Schmid, Sion



et de la Savoie. C'est grâce à l'appui efficace de Lucerne, d'Uri et d'Unterwald que le Valais peut conserver le pays jusqu'à Saint-Maurice.

L'évêque Walter Supersaxo mourra à Tourbillon à l'aube du 7 juillet 1482, non sans avoir arbitré, le 30 juin 1481, avec les représentants du Chapitre de Sion et des sept dizains, et d'une manière définitive, les litiges frontaliers de Savièse et de Conthey<sup>15</sup>. Son corps repose dans la chapelle Sainte-Barbe, qu'il a fondée dans la cathédrale de Sion. Il a joué un rôle déterminant dans l'histoire du Valais en rapprochant son pays de la Confédération suisse. L'historien Jean de Müller a bien dit de lui qu'il fut un homme énergique dans la guerre comme dans la paix.

Quant à la bataille de la Planta, elle n'a pas laissé de grand monument en ville de Sion : peut-être une tête grimaçante, gravée dans la pierre, encastrée dans le rempart de la cité, et que l'on trouve aujourd'hui à Valère. Certainement une image votive de la Vierge, portant un glaive et protégeant les Valaisans. Ce tableau, qui surmontait jadis la porte de Conthey, était fixé plus récemment au-dessus du portail de l'église Saint-Théodule. Le souvenir de la victoire du 13 novembre était marqué chaque année par la fête des Sept-Joies de Marie, et par une simple sonnerie de la grande cloche, quand les chanoines entonnaient le magnificat des vêpres, en semaine à 18 heures trente, le dimanche à 16 heures. Cet usage est tombé dans l'oubli, il y a bientôt vingt ans. Mais la conscience populaire n'oublie ni la victoire de la Planta du 13 novembre 1475, ni la légende de l'intervention miraculeuse de la Sainte Vierge et des autres saints patrons de notre pays<sup>16</sup>. Quant au souvenir des guerres de Bourgogne, il n'est guère cultivé que par les historiens et par les manuels d'histoire suisse ; par contre, le culte de saint Nicolas de Flue, qui pacifia les Suisses prêts à se quereller à la suite des guerres de Bourgogne, est encore bien vivace dans notre canton ; on a pu le constater en particulier lors des heures angoissantes de la dernière guerre mondiale.

<sup>15</sup> AV, archives de la commune de Savièse, parchemin n° 79.

<sup>16</sup> Cf. Bernard Truffer, *La bataille de la Planta...*, dans *Sedunum nostrum*, bulletin n° 12, 1975.